

La période carthaginoise

B.H. Warmington

L'entrée du Maghreb dans l'histoire écrite débute avec le débarquement sur ses côtes de marins et de colons venus de Phénicie. Il est d'autant plus difficile de reconstituer l'histoire de cette époque que presque toutes les sources d'information sont grecques ou romaines et que, pendant la plus grande partie de cette période, les Grecs et les Romains n'ont eu de pires ennemis que les Phéniciens de l'Ouest, notamment ceux qui étaient placés sous l'autorité de Carthage. C'est ce qui explique pourquoi l'image que nous en donnent Athènes et Rome est si négative. Rien ne subsiste d'une littérature carthaginoise malgré les progrès enregistrés au cours des deux dernières décennies; la contribution archéologique est également limitée, car, dans la plupart des cas, les établissements phéniciens sont ensevelis sous des villes romaines beaucoup plus imposantes. Nous disposons d'un nombre important d'inscriptions sous diverses versions de la langue phénicienne, mais il s'agit surtout d'inscriptions votives ou d'épithames tombales qui nous livrent peu d'informations.

Le développement des civilisations libyennes autochtones antérieurement au III^e siècle avant notre ère¹ reste, à un certain degré, obscur lui aussi. Le Néolithique de tradition capsienne se prolonge très avant dans le premier millénaire avant notre ère et peu de vestiges peuvent être attribués à un Âge du bronze distinct. Aussi, l'histoire archéologique du premier millénaire se caractérise-t-elle par une évolution lente et continue, où les influences phéniciennes deviennent de plus en plus marquées, à peu près à partir du

1. Dans ce chapitre, sauf indications contraires, les dates se rapportent à des périodes antérieures à notre ère.

IV^e siècle. Le phénomène particulier des tombes fermées par de larges dalles disposées au niveau du sol ne semble pas avoir de rapport avec les civilisations mégalithiques beaucoup plus anciennes de l'Europe du Nord et date probablement de notre époque. Les monuments les plus importants, comme les tumulus de Mzora et de Medracen, sont sans doute liés à la croissance, aux IV^e et III^e siècles, de tribus plus importantes. On retrouve là, dans tout le Maghreb, une uniformité nettement marquée.

Les auteurs classiques grecs et romains citent, en les nommant, un grand nombre de tribus distinctes; cependant, pour la période qui nous occupe, ces historiens distinguaient trois groupes principaux dans les populations non phéniciennes du Maghreb. A l'ouest, entre la côte atlantique et la Moulouya (Mulucca) vivaient les Maures, d'où le nom de Mauritanie (ancienne Maurousia) donné à ce territoire; mais, plus tard, cette appellation s'étendit à des régions situées beaucoup plus à l'est, au-delà du Chelif. Entre le territoire des Maures et la limite occidentale extrême de la partie continentale du territoire carthaginois (voir ci-après) s'étendait le pays des Numides ou Numidie. Bien que les Grecs et les Romains aient, à tort, fait dériver le mot « Numides » du verbe grec « paître » et qu'ils y aient vu une évocation de la vie nomade propre à ces peuples, il n'y a pas de différence fondamentale entre les habitants de ces deux régions. Dans l'un et l'autre pays, prévalait une culture pastorale semi-nomade, bien qu'il existât déjà des zones de vie sédentaire et d'agriculture permanente qui continuèrent à s'étendre. En outre des contacts assez étroits s'étaient instaurés entre la Mauritanie et le sud de la péninsule ibérique, où existaient des civilisations similaires. Le troisième groupe était celui des Gétules; ainsi désignait-on les vrais nomades des confins nord du Sahara. Les noms classiques de ces groupes et des diverses tribus autonomes seront employés d'un bout à l'autre de ce chapitre.

Les premiers établissements phéniciens

Selon la tradition antique, Tyr fut le point de départ des expéditions vers l'ouest lancées par les Phéniciens, qui conduisirent à la fondation de nombreux établissements. La Bible, entre autres sources, confirme la prééminence de Tyr sur les autres villes phéniciennes durant la période qui suivit, au Proche-Orient, l'écroulement des civilisations de l'Âge du bronze (XIII^e siècle). A partir de l'an 1000 environ, Tyr et les autres cités (Sidon et Byblos, par exemple) devinrent les centres commerciaux les plus actifs de la zone orientale de la mer Egée et du Proche-Orient et elles ne souffrirent guère de la croissance de l'Empire assyrien. C'est la recherche de minerais, particulièrement d'or, d'argent, de cuivre et d'étain, qui attira les marchands phéniciens en Méditerranée occidentale. Cette recherche ne tarda pas à les conduire en Espagne, qui devait demeurer l'une des grandes sources de production d'argent en Méditerranée, même à l'époque romaine. Nous devons à l'historien Diodore de Sicile (I^{er} siècle avant notre ère) une analyse sans doute véridique de la situation générale qui régnait à l'époque. Celui-ci

rapporte en effet que « les autochtones » (c'est-à-dire les habitants de l'Espagne) « ignorent l'usage de l'argent jusqu'à ce que les Phéniciens aient pris l'habitude, au cours de leurs expéditions commerciales, de troquer de petites quantités de marchandises contre ce métal. En transportant l'argent en Grèce, en Asie et ailleurs, ils firent fortune. Grâce à une longue pratique de ce commerce, leur influence s'accrut, et ils purent fonder de nombreuses colonies en Sicile, dans les îles avoisinantes, en Afrique, en Sardaigne et même en Espagne. » Selon la tradition, le plus ancien des établissements phéniciens en Occident se trouvait sur l'emplacement de la Cadix actuelle, dont le nom vient du phénicien « Gadir » (c'est-à-dire « fort »), ce qui évoque l'existence probable d'un comptoir commercial à l'origine.

La longue route maritime menant jusqu'aux nouveaux marchés d'Espagne nécessitait une protection, étant donné surtout les conditions de la navigation dans l'Antiquité, lorsqu'il était de règle de longer la côte et de jeter l'ancre ou d'échouer le navire, la nuit. Les Phéniciens empruntaient deux itinéraires. L'un passait au nord, le long des côtes méridionales de la Sicile, de la Sardaigne et des Baléares; la route sud longeait les côtes de l'Afrique du Nord. Sur cette route les Phéniciens, pense-t-on, disposaient probablement d'un mouillage tous les 50 km environ, bien que divers facteurs expliquent la transformation de ces points d'escale en établissements permanents: les sites classiques étaient des îlots à proximité des côtes ou des promontoires abordables des deux côtés. L'utilisation de ces escales ne présentait pas de difficulté particulière pour les Phéniciens, car les populations du Maghreb et, du reste, de presque toute la Méditerranée occidentale, avaient un niveau de développement culturel, politique et militaire inférieur au leur. En outre, des facteurs stratégiques généraux avaient entraîné le développement de certains sites par rapport à d'autres. Il est en effet significatif que trois des plus importants — Carthage et Utica (Utique) en Afrique du Nord, Motyé (Mozia) en Sicile — occupent une position stratégique dans les détroits conduisant de la Méditerranée orientale à la Méditerranée occidentale, et qu'ils contrôlent les voies maritimes du nord comme du sud.

Fondation de Carthage

Le nom de Carthage (en latin, Carthago) est la traduction de « Kart Hadasht » qui signifie en phénicien « ville nouvelle ». Cela peut laisser supposer que, dès le départ, ce site fut destiné à devenir le principal établissement phénicien de l'Occident mais les données archéologiques se rapportant à ses origines sont trop incomplètes pour que nous puissions en être certains. Selon la tradition, la ville fut fondée en 814, bien après Cadix (1110) et Utique (1101). Ces deux dernières dates semblent légendaires. Quant à la naissance de Carthage, les premières données archéologiques incontestables datent du milieu du VIII^e siècle avant notre ère, soit deux générations d'écart par rapport à la tradition. Aucun élément historique valable ne peut être tiré des diverses légendes que les auteurs grecs et romains

nous ont transmises sur la fondation de la cité. Des indices à peu près aussi anciens ont été découverts à Utique; des datations du VI^e et du VII^e siècle ont été effectuées à Leptis Magna (Lebda), Hadrumète (Sousse), Tipasa, Siga (Rachgoun), Lixus (sur l'oued Loukkos) et Essaouira (Mogador), colonie phénicienne la plus éloignée qui ait été connue et recensée jusqu'ici. Des découvertes datées sensiblement de la même époque ont été faites à Motyé en Sicile, à Nora (Nurri ou Norax), Sulcis et Tharros (Torre di San Giovanni) en Sardaigne, à Cadix et Almunecar en Espagne. La concordance générale des indices archéologiques montre que si des expéditions isolées ont pu être effectuées à une époque plus reculée, aucun établissement permanent n'existait sur la côte du Maghreb avant 800. Il convient de souligner que, à la différence des colonies que les Grecs fondèrent en Sicile, en Italie et ailleurs aux VI^e et VII^e siècles, tous les établissements phéniciens, y compris Carthage elle-même, demeurèrent de petites bourgades qui, durant des générations, ne comptèrent sans doute tout au plus que quelques centaines de colons. En outre, ces localités restèrent longtemps politiquement dépendantes de Tyr, ce qui est normal puisqu'elles servaient essentiellement de points de mouillage et de ravitaillement.

L'hégémonie de Carthage sur les Phéniciens de l'Ouest

C'est au VI^e siècle avant notre ère que Carthage devint autonome et établit sa suprématie sur les autres établissements phéniciens d'Occident, prenant la tête d'un empire en Afrique du Nord dont la création devait avoir de profondes répercussions sur l'histoire de tous les peuples de la Méditerranée occidentale. Cette évolution avait été favorisée notamment par l'affaiblissement de la puissance de Tyr et de la Phénicie, la métropole, qui tombèrent sous le joug de l'empire babylonien. Mais un facteur plus déterminant encore avait été, semble-t-il, la pression croissante exercée par les colonies grecques de Sicile. Les plus importantes, comme Syracuse, avaient connu un essor démographique et économique très rapide; elles avaient été fondées surtout pour absorber l'excédent de population dont souffrait la Grèce continentale. Au VII^e siècle, il semble qu'aucun conflit important n'ait opposé les Grecs aux Phéniciens, et l'on a retrouvé trace d'importations grecques dans de nombreuses colonies phéniciennes du Maghreb. Mais en 580, la ville de Selinus (Sélinonte) et d'autres populations grecques de Sicile tentèrent de chasser les Phéniciens des établissements qu'ils possédaient à Motyé et à Palerme. Carthage paraît avoir dirigé les opérations défensives contre cette agression qui, en cas de succès, eût permis aux Grecs de menacer les villes phéniciennes de Sardaigne et leur eût ouvert la route du commerce vers l'Espagne, qui jusqu'alors leur avait été fermée. Ce succès consolida les colonies phéniciennes de Sardaigne. C'est également au cours de ce siècle que Carthage conclut une alliance avec les villes étrusques de la côte occidentale de l'Italie. Une victoire commune vers 535 empêcha les Grecs de

s'implanter en Corse. Enfin le dernier succès qui marqua cette période se produisit sur le sol même de l'Afrique: un Spartiate nommé Dorieus tenta de fonder un comptoir à l'embouchure du Kinyps (Oued Oukirri) en Libye. Carthage considéra l'entreprise comme une intrusion et, au bout de trois ans, parvint à chasser les Grecs, avec l'aide des Libyens.

La suprématie exercée sur les Phéniciens d'Occident entraînait des charges qui semblent avoir été trop lourdes par rapport aux effectifs dont disposait Carthage. Jusqu'au VI^e siècle, Carthage, à l'instar des cités grecques, dut compter sur ses propres citoyens. Au milieu du VI^e siècle, sous le gouvernement de Magon, fondateur d'une puissante famille de la cité, une nouvelle politique fut inaugurée: elle consistait à recruter des troupes de mercenaires sur une grande échelle et cette pratique resta en vigueur pendant le reste de l'histoire de Carthage. Les Libyens fournirent la plupart des recrues étrangères, dont les effectifs s'accrurent à mesure que Carthage étendait ses possessions vers l'intérieur et qu'elle y instaurait la conscription obligatoire (voir ci-après). Les Libyens jouèrent un rôle efficace comme infanterie légère. D'abord mercenaires, et plus tard alliées en vertu de traités, les cavaleries numide et mauritanienne (originaires du nord de l'Algérie et du Maroc actuels) fournirent d'importants contingents aux grandes armées carthaginoises. A différentes époques, on vit servir à Carthage des mercenaires venus d'Espagne, de Gaule, d'Italie et finalement de Grèce. Cette politique se révéla plus efficace qu'on ne le reconnaît généralement, et il est peu probable que Carthage eût jamais pu soutenir les longues guerres de son histoire, si elle avait dû compter sur les faibles effectifs de sa propre population.

Une génération vit le jour après la victoire contre Dorieus; de profonds changements intervinrent dans les cités grecques de Sicile, qui réagirent vigoureusement contre Carthage. Gelon, roi de Gela — et de Syracuse à partir de 405 —, entreprit une guerre pour venger Dorieus et fit campagne pour s'emparer de la zone de colonisation phénicienne autour du golfe de Gabès. Devant cette menace, Carthage rechercha des alliances en Sicile parmi les ennemis de Gelon et, en 480, une importante force de mercenaires carthaginois débarqua dans l'île, profitant peut-être du fait que, cette même année, la Grèce était elle-même envahie par les Perses. On estime à 200 vaisseaux la flotte de Carthage à cette date, ce qui la mettait à égalité avec Syracuse et presque au niveau de la flotte grecque. Cependant, cette intervention se solda par un désastre complet: l'armée et la flotte de Carthage furent anéanties à la grande bataille d'Himère. Gelon ne put ou ne sut profiter de sa victoire; il consentit à signer la paix et se contenta d'une modeste indemnité de guerre.

L'expansion en Afrique du Nord

A cette défaite succédèrent soixante-dix années de paix, durant lesquelles Carthage évita d'entrer en conflit avec les Grecs, tout en parvenant cependant à maintenir son monopole commercial. Fait plus important encore, elle se préoccupa d'étendre ses territoires sur le sol africain. Cette politique fut

adoptée alors que les Carthaginois se voyaient de plus en plus isolés par les succès des Grecs en Méditerranée, d'abord durant les guerres médiques contre les Perses où les Phéniciens subirent de lourdes pertes, puis contre les Etrusques en Italie. Il est possible que les Carthaginois aient cherché à réduire leurs propres échanges commerciaux avec le monde grec : le contenu des tombes datant du V^e siècle paraît assurément pauvre et austère et l'on y a trouvé peu d'articles importés. Cela ne veut pas dire, cependant, que toute la communauté carthaginoise s'était appauvrie, le contenu des sépultures n'étant pas, en soi, un indice absolu du degré de richesse ou de pauvreté. Cette nouvelle politique territoriale est associée à la dynastie des Magonides, dirigée à cette époque par Hannon, fils d'Hamilcar, le vaincu d'Himère dont, plus tard, l'historien grec, Dion Chrysostome, rapporte sommairement que « de Tyriens, il transforma les Carthaginois en Africains ».

Bien que la superficie des territoires conquis au V^e siècle et le nombre des colonies ayant atteint la dimension de villes même modestes restent mal connus, le maximum de ce que Carthage a jamais contrôlé n'est pas loin d'être atteint. Signalons la grande importance qu'eut la conquête de la péninsule du cap Bon et d'un vaste territoire situé au sud de la ville, s'étendant au moins jusqu'à Dougga, et englobant certaines des terres les plus fertiles de Tunisie. C'est dans cette région que la colonisation romaine atteindra, plus tard, une densité particulièrement forte. Ces terres fournissaient l'essentiel du ravitaillement de Carthage, et permirent à la ville d'accroître considérablement sa population. Plus tard, de nombreux Carthaginois possédèrent des domaines au cap Bon. Les terres du cap Bon étaient considérées domaine public et sans doute ses habitants étaient-ils réduits à une condition de servage. Dans les autres régions conquises, les populations devaient payer tribut et fournir des troupes.

Le nombre des établissements côtiers phéniciens s'accroissait désormais des propres colonies de Carthage dont la plupart des noms nous sont inconnus. Comme pour les premiers comptoirs, il s'agissait de petites communautés de quelques centaines de résidents, où les populations locales des régions voisines venaient vendre leurs produits, comme l'indique le nom que leur ont donné les Grecs : « emporia » ou marchés.

La frontière entre l'empire carthaginois et les colonies grecques de Cyrénaïque se situait dans le golfe de Sidra, mais les comptoirs étaient peu nombreux sur la côte de Libye. Le plus important était à Leptis, où il est probable qu'on établit un poste permanent lorsque l'expédition lancée par Dorieus sur la région voisine eut montré un risque d'invasion grecque. A Sabratha, la présence carthaginoise remontait au début du IV^e siècle. Leptis devint le centre administratif des diverses colonies du golfe de Gabès, et l'on sait que cette ville a été prospère à la fin de la période carthaginoise. La culture phénicienne y resta dominante durant plus d'un siècle sous l'occupation romaine. L'origine de la prospérité de Leptis est généralement attribuée au commerce transsaharien, puisque la ville était située au terminus de l'itinéraire le plus court qui, par Cydamus (Ghadamès), conduisait au Niger. Cependant, nous ignorons la nature de ce commerce, bien que mention ait été faite de pierres semi-précieuses. La région

doit sa richesse agricole, à l'époque romaine, aux colons carthaginois. Dans le golfe de Gabès, existaient d'autres sites : Zouchis, qui devint célèbre pour son poisson salé et sa teinture de pourpre ; Gighthis (Bou Ghirarah) et Tacapae (Gabès). Plus au nord, citons Thacnae (Tina) située au point où la frontière sud du territoire de Carthage rejoignait la mer. Selon la tradition, Leptis Minor et Hadrumète (Sousse) ont été fondées par la Phénicie, non par Carthage. Hadrumète devint la plus grande ville de la côte est de la Tunisie. De Néapolis (Nabeul), une route coupant la base du cap Bon menait à Carthage.

A l'ouest de Carthage s'étendait Utique, qui ne le cédait en importance qu'à la métropole. Comme Carthage, c'était un port, aujourd'hui enfoncé à dix kilomètres dans les terres. Pendant longtemps, Utique garda une indépendance au moins nominale vis-à-vis de Carthage. Au-delà et jusqu'au détroit de Gibraltar, la côte offrait un certain nombre de mouillages, mais peu atteignirent un développement comparable aux escales de la côte tunisienne, sans doute surtout parce qu'ils permettaient plus difficilement l'accès vers l'intérieur des terres. Voici quelques sites recensés ou probables : Hippo Acra (Bizerte), Hippo Regius (Annaba), Rusicade (Skikda), Tipasa et Icosium (Alger). A l'époque romaine, un certain nombre de localités côtières (outre Rusicade) ont gardé le préfixe phénicien « rus » qui signifie « cap » : exemples, Rusucurru (Dellys) et Rusguniae (Matifou). Tingi (Tanger) est mentionnée au V^e siècle mais était sans doute déjà connue des Phéniciens depuis leurs premières liaisons régulières avec Cadix.

L'empire de Carthage

Carthage fut critiquée par ses ennemis pour le dur traitement et l'exploitation auxquels elle soumettait ses sujets, qui étaient certainement répartis en différentes catégories. Les plus privilégiés furent sans doute les vieux établissements phéniciens et les colonies fondées par Carthage elle-même, dont les habitants étaient appelés par les Grecs Liby-Phéniciens, c'est-à-dire Phéniciens d'Afrique. Ces comptoirs semblent avoir calqué leur système gouvernemental et administratif sur le modèle de Carthage (voir ci-après). Ce fut le cas, nous le savons, de Gades (Cadix), de Tharros (Sardaigne) et des Phéniciens de Malte. Ces villes étaient soumises au paiement de taxes sur les importations et exportations, et elles durent parfois fournir des contingents militaires. Il est probable aussi qu'elles aient en partie contribué aux équipages de la flotte carthaginoise. Après 348, il semble qu'il leur ait été interdit de commercer avec quiconque en dehors de Carthage. La situation des sujets de Carthage en Sicile était affectée par la proximité des cités grecques. Ils avaient droit à des institutions autonomes et battaient monnaie dès le V^e siècle, à une période où Carthage elle-même n'en émettait pas encore. Leur droit de commerce ne semble pas avoir subi de restriction ; comme plus tard, lorsque la Sicile tomba aux mains des Romains, ils payaient un tribut égal à 10% des bénéfices.

Les Libyens de l'intérieur étaient les plus durement traités, même si apparemment ils furent autorisés à conserver leur organisation tribale. Il semble que les fonctionnaires de Carthage aient directement contrôlé la perception du tribut et l'enrôlement des contingents. Le taux normal du tribut était, semble-t-il, égal au quart des récoltes, et à une période critique des hostilités contre Rome (première guerre punique) l'impôt exigé atteignit 50%. Selon l'historien grec Polybe (II^e siècle), de nombreux Libyens participèrent à la sanglante révolte des mercenaires qui suivit la défaite de Carthage pour se venger de cette exaction et de bien d'autres. « Les Carthaginois estimaient et honoraient non pas les gouverneurs qui traitaient leurs administrés avec mesure et humanité, mais ceux qui leur extorquaient le maximum de ressources et qui les traitaient avec le plus de cruauté. » Cette critique paraît fondée, un certain nombre de révoltes s'étant produites en Libye, en dehors de celle déjà mentionnée. Ainsi, les Carthaginois semblent ne s'être jamais souciés de pratiquer une politique qui pût inciter les populations conquises à accepter leur sort.

Le commerce carthaginois et l'exploration maritime

L'Afrique de l'Ouest

Dans l'esprit des Grecs et des Romains, Carthage était tributaire du commerce plus que toute autre cité, et l'idée qu'ils avaient du Carthaginois typique était celle d'un négociant. En outre, Carthage passait à l'époque pour la plus riche cité du monde méditerranéen. Cependant, il faut convenir que ces échanges commerciaux et cette richesse supposée ont laissé à l'archéologue bien peu de vestiges, nettement moins que dans le cas des grandes villes étrusques et grecques de la même époque. Sans doute cela tient-il avant tout au fait que le gros du commerce de Carthage consistait en produits qui ne laissent pas de trace : principalement les métaux à l'état brut qui, déjà, étaient le but essentiel des premiers navigateurs phéniciens. Il faut y joindre les textiles, le trafic des esclaves et, à mesure de la mise en culture des sols fertiles, les produits agricoles. Les échanges avec les tribus arriérées, qui livraient de l'or, de l'argent, de l'étain et vraisemblablement du fer (Carthage, on le sait, fabriquait ses propres armes) contre des articles manufacturés sans valeur, rapportaient beaucoup à Carthage, comme en témoignent les grandes armées de mercenaires qu'elle put lever au IV^e et au III^e siècle, ainsi que la frappe de monnaies d'or qui fut bien plus importante que dans les autres cités de développement comparable. L'Etat dirigeait activement les grandes entreprises commerciales, comme nous l'apprennent diverses sources, notamment celles qui concernent l'Afrique occidentale. Selon Hérodote (V^e siècle), le pharaon égyptien Nékao (vers 610-594) envoya une expédition de marins phéniciens faire le tour complet du continent africain en passant par la mer Rouge. Le

périple aurait duré deux ans, les équipages ayant débarqué à deux reprises pour semer et récolter du blé. Hérodote croit que le voyage fut un succès, ce qui n'est pas impossible, mais il n'eut aucune répercussion à l'époque. Si un tel périple fut réellement effectué, l'immensité du continent ainsi révélée dut faire abandonner toute idée de rejoindre la Méditerranée par la mer Rouge. Toujours selon Hérodote, les Carthaginois qui croyaient à la possibilité de faire le tour de l'Afrique, durent être au courant de l'entreprise, ainsi que d'une autre tentative qui remonte au début du Ve siècle. Un prince persan avait en effet affrété en Egypte un navire qui reçut pour mission de tenter la circumnavigation dans le sens opposé. Le navire aurait longé les côtes du Maroc bien au-delà du cap Spartel, mais dut rebrousser chemin. Hérodote mentionne également le commerce que les Carthaginois pratiquaient sur les côtes marocaines. Dans un ouvrage datant de 430 environ, il rapporte ceci : « Les Carthaginois nous parlent aussi d'une région de l'Afrique et de ses habitants, au-delà du détroit de Gibraltar. Lorsqu'ils abordent sur ces rivages, ils déchargent leurs marchandises et les disposent sur la plage. Puis ils regagnent leurs bateaux et émettent un signal de fumée. Lorsque les indigènes aperçoivent la fumée, ils descendent jusqu'à la plage, placent à côté des marchandises une certaine quantité d'or qu'ils proposent en échange, puis ils se retirent. Les Carthaginois débarquent à nouveau et examinent l'or. S'ils jugent que sa valeur correspond à celle des produits offerts, ils l'emportent et mettent à la voile. Sinon, ils remontent à bord et attendent que les indigènes aient apporté suffisamment d'or pour leur donner satisfaction. Aucune des parties ne trompe l'autre ; jamais les Carthaginois ne touchent à l'or tant que la quantité offerte n'a pas atteint la valeur correspondant à leurs marchandises. De leur côté, les indigènes ne touchent pas aux marchandises tant que les Carthaginois n'ont pas emporté l'or. »

Telle est la plus ancienne description que nous possédions de la pratique traditionnelle du « troc aveugle ». Cet échange d'or est normalement associé à un texte grec très controversé, qui prétend être la traduction du compte rendu d'un voyage qu'aurait effectué le long des côtes marocaines un certain Hannon, identifié comme étant le chef de la dynastie des Magonides, au milieu du Ve siècle, et l'homme d'Etat qui fut à l'origine de l'expansion de Carthage sur le continent africain. Les difficultés d'interprétation de ce texte empêchent de l'analyser en détail. D'une manière générale, on peut dire que la publication d'un document qui divulgue tant de faits est peu vraisemblable, d'après ce que l'on sait de la politique commerciale pratiquée par les Carthaginois qui écartaient le moindre concurrent de leurs zones d'activité. En outre, le rapport ne mentionne même pas le but du voyage. La partie la plus précise traite de l'implantation de comptoirs sur la côte marocaine. Qu'il ait existé là des colonies, nous le savons ; Lixus — à l'embouchure de l'Oued Loukkos — était assurément du nombre. Hannon n'en parle pas, et l'histoire ultérieure des tribus vivant dans la région (voir plus loin) témoigne aussi de l'influence culturelle de Carthage. Le comptoir le plus méridional mentionné dans le document est appelé Cerne, que l'on associe généralement à l'île de Hern, située à l'embouchure du Rio de Oro. On retrouve ce nom dans une autre

source géographique grecque appelée Pseudo-Scylax qui date d'environ 338. «A Cerne, les Phéniciens (c'est-à-dire les Carthaginois) jettent l'ancre de leur *gauloi* (ainsi appelait-on leurs navires marchands) et plantent leurs tentes sur l'île. Après avoir déchargé la cargaison, ils transbordent celle-ci sur de petits canots jusqu'au continent. Là vivent les Ethiopiens (c'est-à-dire les Noirs) avec lesquels ils commercent. Les Phéniciens échangent leurs marchandises contre des peaux de cerf, de lion et de léopard, des cuirs et des défenses d'éléphants... Ils proposent des parfums, des pierres égyptiennes (céramique?), des poteries et des amphores athéniennes.» Là non plus, il n'est pas question d'or. Cerne apparaît comme un lieu de mouillage plutôt qu'un comptoir. La liste des marchandises offertes par les Carthaginois semble exacte, mais l'acquisition de peaux de bêtes sauvages a été contestée car il était possible de s'en procurer beaucoup plus près de Carthage. Le compte rendu de Hannon se termine par le récit de deux expéditions menées très au sud de Cerne. On y trouve des descriptions pittoresques de populations féroces, de «tambours dans la nuit», de «rivières de feu», dans le but sans doute d'alarmer tout concurrent éventuel.

La destination atteinte par ces expéditions a été fixée aussi loin au sud que le mont Cameroun, mais cela paraît vraiment excessif. Les indices archéologiques qui constituent un témoignage des expéditions carthaginoises ne se trouvent pas au-delà d'Essaouira (Mogador), mais ils concernent des voyages occasionnels datant seulement du VI^e siècle, et l'on n'en retrouve aucune trace dans le rapport en question.

Si l'or était bien le but recherché, il est singulier que tout souvenir de ce commerce ait disparu avec la chute de Carthage, alors même que certains comptoirs de la côte marocaine se sont maintenus. L'historien grec Polybe navigua au sud de Cerne après 146, mais il ne découvrit rien d'intéressant. Au I^{er} siècle de notre ère, l'auteur romain Pline parle en ces termes du récit d'Hannon: «Sur la foi de ce document, de nombreux Grecs et Romains évoquent maintes contrées fabuleuses et relatent la fondation de maintes villes dont il ne subsiste en réalité nul souvenir ni vestige.» Fait singulier, Essaouira devait recevoir plus tard la visite d'autres étrangers: des marins originaires de Mauritanie (voir ci-après), Etat vassal de Rome, mais il semble que leur objectif était la pêche plutôt que l'or.

L'Atlantique

Le monde antique connaissait le récit d'une autre expédition dirigée par Himilcon, contemporain de Hannon, mais les références que nous possédons sont fragmentaires. Cette expédition explora les côtes atlantiques d'Espagne et de France et atteignit certainement la Bretagne. L'objectif était sans doute de contrôler plus directement le marché de l'étain extrait de diverses régions proches du littoral atlantique. Un certain nombre d'auteurs de l'Antiquité se sont intéressés au commerce de l'étain, probablement parce que les Carthaginois laissaient filtrer très peu d'informations à ce sujet. En fait, la période carthaginoise représente la dernière phase du commerce de l'étain le long de cette côte qui remontait à la préhistoire, le sud-ouest de l'Angleterre étant l'une des principales sources de production.

Cependant, rien ne prouve que les Phéniciens aient jamais atteint les côtes d'Angleterre; aucun objet phénicien n'y fut jamais découvert (non plus qu'en Bretagne d'ailleurs). S'ils réussirent à se procurer de l'étain d'Angleterre, ce fut vraisemblablement par l'intermédiaire de tribus de Bretagne. Il est possible que la plus grande partie de la production d'étain anglais ait été acheminée à travers la Gaule, empruntant la vallée du Rhône pour parvenir jusqu'à la Méditerranée; quant aux Carthaginois, ils se procuraient ce métal surtout dans le nord de l'Espagne. Quoi qu'il en soit, la principale richesse minière exploitée en Espagne était l'argent. Nous savons qu'au III^e siècle, la production était considérable et dépassait assurément de loin celle de l'étain. C'est à partir du V^e siècle que Cadix prit rapidement de l'importance. Ce fut la seule possession carthaginoise d'Occident (exception faite d'Ibiza) à battre sa propre monnaie et, selon le géographe grec Strabon, ses charpentiers surpassaient tous les autres dans la construction des navires conçus aussi bien pour l'Atlantique que pour la Méditerranée.

Le commerce méditerranéen

Carthage, nous l'avons vu, possédait le monopole du commerce dans son empire, coulant tout navire intrus, ou concluant des traités de commerce avec d'éventuels concurrents, tels que Rome et les villes étrusques. En principe, aucun étranger n'était autorisé à commercer à l'ouest de Carthage: cela impliquait que toutes les marchandises importées dans cette ville étaient transbordées, puis réexportées sur des navires carthaginois. Ce fut ainsi que les produits d'Etrurie, de Campanie, d'Égypte et de diverses cités grecques atteignirent de nombreux comptoirs d'Afrique du Nord. Les produits fabriqués à Carthage sont difficiles à identifier du point de vue archéologique car ils n'ont aucune originalité ni aucune valeur. Ce fut peut-être un avantage économique au IV^e siècle, surtout après les profonds bouleversements économiques et politiques provoqués en Méditerranée occidentale par les conquêtes d'Alexandre le Grand. C'est alors en effet que s'ouvrirent de vastes débouchés cosmopolites pour des articles bon marché, que les Carthaginois étaient bien placés pour exploiter. Ce fut seulement au IV^e siècle que Carthage, dont les transactions avec les pays évolués se multipliaient et que l'évolution de la situation économique obligeait à payer les mercenaires en numéraire, commença à battre sa propre monnaie.

Le commerce saharien

La question de contacts entre les Carthaginois et les peuples du Sahara, et autres populations établies plus loin au sud, n'a pas encore été élucidée. Si de telles communications ont existé, elles durent s'amorcer à partir de Leptis Magna et de Sabratha, puisque cette région comporte le moins d'obstacles naturels. Le souci des Carthaginois de maintenir les Grecs à l'écart de cette zone a été donné comme preuve qu'ils pratiquaient avec l'intérieur un commerce assez important, puisque les terres agricoles propices à la colonisation y sont rares. Au V^e siècle avant notre ère, Hérodote citait deux tribus, les Garamantes et les Nasamons, qui vivaient dans l'arrière-pays, au sud du golfe

de la Syrie; il précisait également qu'il fallait trente jours pour se rendre de la côte jusqu'au territoire des Garamantes (il s'agit sans doute de la localité de Garama, ou Germa). Ce fut par l'intermédiaire des Garamantes que, des siècles plus tard, les Romains se documentèrent sur l'intérieur de l'Afrique. Selon un récit ultérieur, un Carthaginois du nom de Magon aurait accompli trois fois la traversée du désert. Malheureusement, de ce commerce — si commerce il y eut — il ne reste aucun vestige archéologique, et les auteurs ne mentionnent qu'un seul article dont il était fait commerce dans le désert: les escarboucles. La traite des esclaves était peut-être pratiquée. On disait que les Garamantes poursuivaient les Ethiopiens (c'est-à-dire les Noirs), montés sur des chars à quatre chevaux. Peut-être se livrait-on au commerce de l'ivoire et des peaux, mais il était facile de se procurer ces articles au Maghreb. Le transport d'or en provenance du Soudan est encore moins sûr, mais il n'est pas impossible qu'il ait existé. Des fouilles archéologiques récentes ont permis d'établir qu'à Germa la croissance démographique s'est amorcée dès le V^e ou le IV^e siècle et que, au cours des siècles suivants, une importante population d'agriculteurs sédentaires se développa peut-être sous l'effet des influences culturelles qui s'exercèrent à partir des établissements carthaginois du littoral. Après la destruction de Carthage, les Romains pénétrèrent à Germa et à Ghadamès, et à l'occasion poussèrent même plus loin au sud. Des vestiges archéologiques témoignent de l'existence de modestes importations en provenance de la Méditerranée vers l'intérieur. L'absence de chameaux en Afrique du Nord à cette époque explique la difficulté et l'irrégularité des expéditions transsahariennes. Même si les conditions naturelles qui régnaient au Sahara dans l'Antiquité étaient moins rudes que de nos jours, le manque d'animaux de bât dut rendre extrêmement difficile tout commerce de grande ampleur. L'intégration des régions sahariennes et transsahariennes en un vaste ensemble culturel ne peut donc remonter qu'au début de l'occupation arabe.

La ville de Carthage

Bien que Carthage eût une réputation de richesse fabuleuse, nous n'en trouvons aucune trace archéologique, même en tenant compte de la destruction totale de la cité par les Romains. Cela ne signifie pas que la ville ne possédât pas d'importants monuments comme les autres agglomérations similaires de l'époque. Carthage était dotée d'un double port artificiel fonctionnant selon un système perfectionné: l'avant-port qui était destiné aux navires marchands — nous en ignorons la capacité — et l'arrière-port dont les quais et les bassins pouvaient accueillir 220 navires de guerre. Une tour de contrôle suffisamment haute avait été érigée pour commander la vue vers le large par-dessus les bâtiments de la ville. Les remparts, de dimensions exceptionnelles, résistèrent à toutes les attaques jusqu'à l'assaut final des Romains; leur longueur totale (y compris sur le front de mer) atteignait près de 40 km. Dans la partie principale défendant l'isthme de

Carthage, large de 4 km, les murs atteignaient 12 m de hauteur et avaient 9 m d'épaisseur. Une citadelle intérieure, de plus de 3 km de périmètre, enserrait la colline de Byrsa, qui constituait sans aucun doute le berceau de l'ancienne cité. Entre le port et la colline de Byrsa s'étendait une place publique correspondant à l'Agora des Grecs, mais Carthage n'eut jamais cet aspect planifié ou imposant qui devait caractériser les cités grecques. La ville paraît s'être développée de façon anarchique dans un dédale de ruelles tortueuses; certains bâtiments auraient comporté jusqu'à six étages, comme à Tyr elle-même ou à Motyé en Sicile. Quant aux temples, bien que nombreux, dit-on, il est peu probable qu'ils aient été de dimensions imposantes avant la dernière période de l'histoire de Carthage, lorsque l'influence grecque se fit nettement sentir. En effet, la plupart des indices dont nous disposons nous confirment que les Carthaginois étaient essentiellement conservateurs sur le plan religieux et qu'ils restèrent longtemps attachés au concept de simples enceintes dépourvues de monuments imposants. Quant à la population, à l'apogée de Carthage, elle ne peut faire l'objet que de suppositions raisonnées. Le chiffre de 700 000 habitants avancé par Strabon est une concentration impossible, mais il englobait peut-être la population de la ville même et de toute la région du cap Bon. Une population totale de 400 000 personnes, y compris les esclaves, paraît plus vraisemblable et correspondrait à celle d'Athènes au V^e siècle avant notre ère.

Les institutions politiques de Carthage

Le seul aspect de Carthage qui ait fait l'admiration des Grecs et des Romains était son régime politique qui paraissait garantir la stabilité à laquelle le monde antique attachait tant de prix. Le système est encore mal connu dans le détail et il n'est pas certain que l'on ait toujours correctement interprété les faits, mais dans ses grandes lignes, il fonctionnait semble-t-il de la façon suivante: la royauté héréditaire prévalut dans les cités phéniciennes jusqu'à l'époque hellénistique, et, d'après toutes les sources dont nous disposons, la royauté a existé à Carthage. Ainsi Hamilcar, vaincu à Himère, et Hannon, promoteur de l'expansion de Carthage en Afrique, sont-ils désignés par le titre de roi. Il est vraisemblable que par le terme de «roi», les auteurs classiques songeaient autant aux pouvoirs sacrés et judiciaires des titulaires qu'à leur puissance politique et militaire. La charge était, en principe, élective et non héréditaire, mais plusieurs générations de la dynastie Magonide se transmirent la couronne. Aux VI^e et V^e siècles, les rois ont à l'occasion joué, semble-t-il, le rôle de chefs militaires de la nation. Au cours du V^e siècle une évolution s'amorça qui affaiblit le pouvoir des rois. Ce changement fut sans doute dû à l'influence grandissante des «suffètes», seul terme politique carthaginois que les auteurs romains nous aient transmis. Ce terme allie les notions de «juge» et de «gouverneur»; en effet, étant donné qu'à partir du III^e siècle deux ou plusieurs suffètes étaient élus chaque année, on peut aisément comparer cette fonction à celle des consuls romains. Le titre de suffète resta en usage en Afrique du Nord dans les régions colonisées par Carthage durant plus d'un siècle après la conquête romaine; il désignait les premiers magistrats municipaux. L'af-

faiblissement du pouvoir des rois correspond à ce qui s'est produit dans les cités grecques et à Rome. Parallèlement, l'aristocratie vit croître sa richesse et sa puissance. Outre leur droit exclusif de siéger au conseil d'Etat (analogue au Sénat romain), les nobles fondèrent une « cour » de cent membres, dont le rôle spécifique consistait apparemment à contrôler tous les organes du gouvernement. Certes, les citoyens participaient dans une certaine mesure à l'élection des monarques, des suffètes et autres dirigeants, mais il ne fait pas de doute que la politique à Carthage fut toujours dominée par les riches. Aristote jugeait néfaste le rôle joué par l'argent à Carthage. La naissance et la fortune étaient des critères déterminants dans les élections. Toutes les décisions étaient prises par les rois ou les suffètes de concert avec le Conseil, et ce n'était qu'en cas de désaccord que les citoyens étaient consultés. Au IV^e ou III^e siècle, le commandement des forces armées était entièrement indépendant des autres charges; les généraux étaient nommés pour chaque campagne selon les besoins, puisque Carthage n'entretenait pas d'armée régulière qui eût exigé un chef permanent. Plusieurs familles ou dynasties, les Magonides d'abord, puis les Barcides (voir plus loin), développèrent une tradition militaire. Il est intéressant de noter que jamais Carthage ne fut victime d'un coup d'Etat de la part d'un général ambitieux, comme ce fut si fréquent dans les cités grecques, surtout en Sicile; sans doute les systèmes de contrôle politique étaient-ils efficaces. Le fait que, à compter du début du V^e siècle, les citoyens carthaginois aient été dispensés du service militaire — sauf en de rares occasions — les empêcha probablement de prendre conscience de leur propre force, sentiment qui, en Grèce et à Rome, contribua puissamment à la formation de l'esprit démocratique.

La religion des Carthaginois

Si les institutions politiques de Carthage attirèrent les louanges, la vie religieuse fut en revanche sévèrement critiquée par les auteurs classiques, surtout en raison de la persistance des sacrifices humains. On a parlé aussi de l'intensité des croyances religieuses. Bien entendu, les cultes pratiqués à Carthage présentaient des similitudes avec les traditions héritées de la Phénicie qui en constituaient l'origine. Le dieu mâle suprême de la religion phénicienne était connu en Afrique sous le nom de Baal Hammon, l'épithète « Hammon » signifiant vraisemblablement « ardent » et évoquant l'aspect du soleil. A l'époque romaine, cette divinité fut assimilée à Saturne. Au V^e siècle Baal fut détrôné, du moins dans le culte populaire, par la déesse Tanit. Le nom semble d'origine libyenne, et le développement de son culte est associé à l'acquisition de territoires en Afrique; en effet, cette divinité possédait des caractères nettement liés à la fécondité, rappelant beaucoup les déesses grecques Héra et Déméter. Des représentations grossières d'une forme féminine aux bras levés peuvent se voir sur des centaines de stèles à Carthage et ailleurs. Ces deux divinités éclipsaient toutes les autres, mais nous connaissons aussi Astarté, Eshmoun (identifié à Esculape, dieu de la médecine) et Melqart, protecteur attitré de Tyr, la cité-mère. La pratique des sacrifices humains est attestée par les découvertes archéologiques faites non seulement

à Carthage et à Hadrumète, mais aussi à Cirta qui se trouve en Libye, où l'influence de la culture carthaginoise fut très marquée, ainsi que dans un certain nombre de colonies carthagoises situées hors d'Afrique. La découverte, dans des enclos sacrés, d'urnes renfermant des ossements calcinés d'enfants, qui étaient souvent enfouies au pied de stèles, donne à penser qu'il s'agissait de sacrifices offerts généralement à Baal Hammon, mais souvent aussi à Tanit. D'après les sources dont nous disposons (qui demeurent, sur certains points, douteuses), les victimes étaient toujours de sexe masculin, les sacrifices avaient lieu chaque année et touchaient obligatoirement les familles influentes. Certes, cette pratique tomba en désuétude, mais elle renaissait en période de crise, comme cela c'est produit en 310, lorsque la colère divine était attribuée à l'abandon de ce rite. Il ne fait aucun doute que la ferveur religieuse des Carthagois reposait sur la nécessité d'apaiser l'humeur capricieuse des dieux. La plupart des noms carthagois avaient une étymologie sacrée, sans doute dans la même intention : ainsi « Hamilcar » signifie « favori de Melqart », « Hannibal » « favori de Baal ». Outre les sacrifices humains, un rituel complexe impliquant l'offrande d'autres victimes était assuré par un corps de prêtres nommés à titre permanent et autres officiants n'appartenant pas à une caste spéciale. Malgré les contacts qu'ils nouèrent avec l'Égypte, les Carthagois semblent n'avoir guère attaché d'importance à la vie dans l'au-delà, ce qui les rapproche des premiers Hébreux. En général, ils enterraient leurs morts et les objets funéraires étaient modestes. Dans de nombreuses tombes, on a retrouvé de petits masques grotesques en terre cuite qui, pense-t-on, devaient conjurer les influences maléfiques.

Même plus tard, les Carthagois subirent beaucoup moins l'influence de la culture grecque que les Etrusques et les Romains, sans toutefois y être complètement fermés. Le culte de Déméter et de Perséphone fut officiellement instauré à Carthage, mais les cultes traditionnels n'y furent jamais totalement hellénisés. Du point de vue artistique, les arts mineurs de Carthage ne révèlent que peu d'influences extérieures, mais les quelques vestiges qui subsistent du II^e siècle montrent qu'à cette époque l'influence de l'architecture grecque se fit sentir non seulement dans la région de Carthage (Dar Essafi au cap Bon) mais également sur le territoire libyen (à Dougga). Le phénicien était employé comme langue littéraire, mais rien n'en a subsisté. Nous connaissons l'existence d'un traité d'agriculture dû à un certain Magon, dont nous possédons une traduction latine ; or, il est bien évident que Magon a emprunté aux auteurs grecs dans ce domaine. Nous savons aussi que la philosophie grecque eut quelques adeptes parmi les Carthagois.

Les conflits avec les Grecs de Sicile

La période d'expansion en Afrique et de paix ailleurs qui avait suivi le désastre d'Himère prit fin en 410. Les établissements grecs de Sicile étaient engagés dans l'âpre lutte pour la suprématie en Grèce qui opposait Athènes et Sparte. Bien qu'une expédition menée par les Athéniens en Sicile se fût

soldée par un échec total en 413, Carthage fut entraînée dans le conflit. En effet, la ville de Segeste, communauté autochtone de Sicile mais alliée de Carthage, qui était en partie responsable de l'arrivée des Athéniens dans l'île, et qui fut alors victime d'un vaste raid de représailles de la part de la cité grecque de Sélimonte, demanda secours à Carthage. Celle-ci répondit à l'appel, sans doute parce que la défaite de Segeste eût assuré la domination grecque et qu'elle eût réduit les colonies phéniciennes à un seul promontoire dans l'ouest de l'île. Or le général carthaginois Hannibal fit de cette expédition une guerre de revanche contre la défaite d'Himère, dans laquelle son aïeul avait péri. En 409, une armée carthaginoise forte de quelque 50 000 mercenaires assiégea Sélimonte qui, le neuvième jour, tomba sous son assaut. Peu de temps après, Himère fut prise à son tour et rasée au sol; tous les habitants qui n'avaient pu fuir furent massacrés. Hannibal rentra alors à Carthage et licencia les mercenaires, ce qui prouve que Carthage n'avait aucune visée territoriale; il est évident cependant qu'à partir de cette date les Phéniciens de Sicile, comme les autres territoires occupés, devinrent une véritable province carthaginoise. Toutefois, en 406, Carthage fut tentée, pour la seule et unique fois de son histoire, de conquérir toute la Sicile en réponse aux attaques qu'elle subissait des Syracusiens. Une armée encore plus puissante fut envoyée dans l'île et Agragas (Agrigente), deuxième en importance des villes grecques de Sicile, fut prise en 406; Gela subit le même sort l'année suivante. Mais Hannibal ne put parachever sa victoire par la prise de Syracuse elle-même. Il semble qu'une épidémie ait anéanti la moitié de l'armée carthaginoise, et le nouveau tyran de Syracuse se hâta de signer la paix pour consolider sa propre position. Le traité consacrait la domination de Carthage sur l'ouest de la Sicile, y compris sur un certain nombre de villes siciliennes et sur les survivants de Sélimonte, Agragas et Himère. Carthage se vit alors placée à la tête d'un territoire plus vaste que jamais, sur lequel elle perçut de nouveaux tributs. En outre, la cité rompit ainsi l'isolement dont elle avait été frappée durant une grande partie du Ve siècle. A partir de cette date, les importations et d'une manière générale les échanges avec le monde grec reprirent malgré de fréquentes périodes d'hostilités. Il faut dire que les Grecs n'étaient pas unis, un certain nombre de cités gardant jalousement leur indépendance. Même si à plusieurs reprises, les tentatives de coalition furent faites en Sicile pour chasser les Carthaginois de l'île, ces initiatives n'eurent jamais de suite, car il s'agissait de manœuvres opportunistes dictées par les intérêts particuliers de certaines cités ou de leurs dirigeants. Tel fut le cas de Denys de Syracuse qui tenta à trois reprises, en 398-392, 382-375 et 368, d'expulser les Carthaginois. A chaque fois, il connut de singuliers revers de fortune. En 368, par exemple, la ville phénicienne de Motyé fut prise et détruite, mais l'année suivante, Syracuse, à son tour investie, fut sauvée une seconde fois par une épidémie. La plupart du temps les Carthaginois réussirent à se maintenir sur le fleuve Halycus (Platini), qui marquait la frontière orientale de leur territoire. Les troupes de mercenaires, hétérogènes et hâtivement recrutées, suffisaient dans l'ensemble à tenir tête aux hoplites grecs; la flotte de Carthage était en outre généralement supérieure. Chose plus importante encore, plus jamais

Carthage ne put être isolée du monde grec. Des Grecs résidèrent désormais à Carthage, et son intervention fut même sollicitée par des hommes politiques grecs; ainsi, elle n'allait pas tarder d'une manière générale à être reconnue comme faisant partie du monde hellénique. Au cours des années 350, Carthage était en voie d'étendre sa suprématie sur la Sicile tout entière par des moyens pacifiques à la suite des dissensions politiques qui avaient encore affaibli les cités grecques.

Les Grecs ne furent sauvés que par l'expédition menée par un idéaliste, Timoléon de Corinthe. Il est à noter qu'à la bataille du fleuve Crimisos en 341, un corps d'élite composé de 3 000 citoyens carthaginois fut anéanti. Ceci passe pour le pire désastre jamais subi par Carthage, ce qui montre à quel point elle devait compter sur des mercenaires.

L'Afrique elle-même resta naturellement à l'abri des destructions, à l'exception d'une révolte en 368-367 qui, dit-on, fut aisément réprimée. Dans les années 340, un certain Hannon tenta un coup d'Etat en faisant appel à la population d'esclaves, aux tribus africaines et mauritaniennes, mais la menace n'était, semble-t-il, pas sérieuse. Il n'en fut pas de même entre 310 et 307 à l'époque où Carthage était engagée dans une nouvelle guerre contre Syracuse, alors dirigée par Agathoclès. Durant le siège de cette ville par les Carthaginois, les Grecs firent une tentative désespérée; déjouant la flotte de Carthage, Agathoclès débarqua 14 000 hommes au cap Bon, brûla ses vaisseaux et marcha sur Carthage. A l'exception de la cité proprement dite, il n'existait ni place forte ni garnison de défense et les Grecs causèrent pendant trois ans des dégâts considérables sur le territoire carthaginois avant d'être contraints de quitter l'Afrique.

La première guerre avec Rome

Ces conflits cependant furent mineurs par rapport aux bouleversements qui allaient secouer l'Orient à la même époque quand Alexandre le Grand fonda un empire qui s'étendait jusqu'à l'Inde. Mais Carthage n'allait pas tarder à être engagée dans une lutte d'une importance historique et mondiale au moins aussi grande: les guerres contre Rome. Un traité avait été conclu entre les deux villes dès 508, alors que Rome ne constituait encore qu'une des nombreuses communautés d'Italie de modeste dimension. En 348 fut signé un nouvel accord qui réglementait le commerce entre les deux puissances; mais bien que Rome fût devenue beaucoup plus puissante, le traité avantageait nettement Carthage, du seul fait que le commerce romain était négligeable. Au cours des décennies suivantes, Rome connut une ascension foudroyante jusqu'à devenir la puissance dominante d'Italie. Les intérêts propres aux deux puissances se rapprochèrent encore lorsqu'en 293 le vieil ennemi des Carthaginois, Agathoclès, mena campagne en Italie du Sud. Quelques années plus tard, Pyrrhus, roi d'Épire, fut invité à venir en Italie afin de libérer du joug romain les villes grecques du sud de la péninsule, dont Tarente était le chef de file. Bien qu'il eût échoué dans ce projet,

Pyrrhus fut sollicité par les Grecs de Sicile qui cherchaient à faire de lui leur protecteur contre Carthage. Pour contrecarrer cette alliance, Carthage envoya une flotte impressionnante à Rome afin d'encourager les Romains à continuer la lutte contre Pyrrhus. Carthage réussit dans son entreprise, mais Pyrrhus débarqua tout de même en Sicile et se tailla quelques succès modestes, mais non décisifs, avant de retourner en Grèce en 276. Ainsi, jusqu'à cette date, aucun conflit d'intérêt n'opposait Carthage à Rome. Or, dix ans plus tard, elles se livreront une guerre qui provoqua dans les deux camps les pertes les plus lourdes encore jamais subies dans l'histoire.

Bien que ce conflit ait eu de profondes conséquences géopolitiques, il ne fait guère de doute que l'origine en fut relativement mineure et que ni Rome ni Carthage ne poursuivaient d'objectifs précis. En 264, Rome reçut la soumission de Messina (Messine) qui avait été auparavant l'alliée de Carthage contre Syracuse. Les dirigeants politiques romains étaient à l'époque sûrs d'eux-mêmes; ils crurent, semble-t-il, que Carthage ne réagirait pas et que les villes grecques de Sicile constituaient une proie facile. En outre, certains ravivèrent les craintes des Romains que Carthage, si elle soutenait Messine, ne parvînt un jour à dominer l'Italie, pays auquel en réalité elle ne s'était jamais intéressée.

Carthage résolut de résister à l'intervention romaine, car elle risquait de modifier radicalement l'équilibre des forces existant en Sicile depuis un siècle et demi et sans doute aussi parce que la politique des Romains leur paraissait dangereusement opportuniste. La guerre qui s'ensuivit (première guerre punique) dura jusqu'en 242 et causa d'énormes pertes dans les deux camps.

Contrairement à ce que l'on eût cru, la flotte carthaginoise ne se révéla pas supérieure, bien que les Romains n'eussent jamais possédé de flotte aussi importante jusqu'en 261. La flotte romaine remporta plusieurs victoires, notamment à Mylae en 260 où Carthage perdit 10 000 rameurs, et au cap Ecnomus en 256. Mais en 255, une escadre romaine sombra dans une tempête au large du cap Camarina: 25 000 soldats et 70 000 rameurs périrent. Il y eut ultérieurement d'autres défaites dans chaque camp. Au bout de quelques années, les deux adversaires étaient épuisés, les opérations se ralentirent. Autre paradoxe, les légions romaines, qui constituaient déjà la meilleure infanterie connue, ne réussirent pas à chasser les Carthaginois de Sicile. En 256, Rome renouvela la tactique d'Agathoclès, et débarqua une armée sur la côte africaine. Les Carthaginois furent défaits à Adys (Oudna) et les légions s'emparèrent de Tunis pour s'assurer une base d'où ils attaquaient Carthage.

Cependant, Rome ne sut pas tirer avantage des révoltes qui éclatèrent chez les Numides, sujets de Carthage. En 255, les Carthaginois firent appel aux services d'un mercenaire grec de grande expérience, le général Xanthippe, qui anéantit l'armée romaine. La guerre prit fin en 242 après la défaite subie par la flotte de Carthage au large des îles Egates. Ce revers interrompit les communications entre Carthage et la Sicile, et la paix fut signée par épuisement. Carthage dut renoncer à la Sicile et acquitter une lourde indemnité de guerre.

Hannibal et la seconde guerre avec Rome

En raison des difficultés économiques provoquées par la guerre, Carthage dut différer le paiement des soldes dues aux mercenaires, dont la moitié étaient des Libyens. Un soulèvement éclata en Afrique et fut marqué par de féroces atrocités de part et d'autre. Quelque 20 000 mercenaires y prirent part, sous la direction notamment de l'un de leurs chefs les plus capables, un Libyen nommé Mathon. Carthage elle-même fut menacée et les rebelles contrôlèrent à un moment donné Utique, Hippo Acra et Tunis. Ils étaient assez bien organisés pour émettre leur propre monnaie sous le signe *Libyon* («de Libye») en grec.

L'âpreté de la lutte, qui se termina en 237, confirme la cruauté avec laquelle les Carthaginois traitaient les Libyens. A la même époque, les Romains s'emparèrent de la Sardaigne sans coup férir, au moment où Carthage était incapable de se défendre. L'esprit de revanche devant cette agression étouffa sans doute la moindre opposition aux projets d'Hamilcar Barca, général qui s'était naguère distingué en Sicile. Celui-ci entreprit d'établir sur l'Espagne la domination directe de Carthage, qui jusqu'ici se limitait aux villes côtières. L'objectif d'Hamilcar était double: d'une part, exploiter directement les mines espagnoles de manière à compenser la perte des revenus de Sicile et, d'autre part, lever dans ce pays des troupes qui pourraient tenir tête aux Romains. En moins de 20 ans, Hamilcar et son gendre Hasdrubal conquièrent plus de la moitié de la péninsule ibérique et créèrent une armée de quelque 50 000 hommes. En 221, Hasdrubal fut remplacé à la tête du nouvel empire d'Espagne par le fils d'Hamilcar, Hannibal. Peu d'indices viennent étayer la thèse avancée plus tard par les Romains, selon laquelle toute l'affaire fut un projet personnel des Barcides (comme on appelait cette famille) qui auraient voulu se venger de Rome et auraient agi sans l'accord du gouvernement de Carthage. En 220, Rome s'inquiéta de la renaissance des forces de Carthage et manœuvra pour empêcher celle-ci d'étendre ou de consolider sa puissance en Espagne.

Hannibal et son gouvernement rejetèrent les menaces romaines et estimèrent, à la lumière de la politique d'aventure déjà suivie par les Romains en 246 et en 237, que la guerre était inévitable. En 218 Hannibal franchit l'Ebre et se dirigea vers les Alpes pour descendre jusqu'en Italie. Cette stratégie reposait sur l'idée que Rome ne pourrait être vaincue que sur son propre sol, et que porter la guerre en Italie était nécessaire pour prévenir une invasion de l'Afrique par les Romains, qui était possible puisque ceux-ci possédaient désormais la maîtrise de la mer. Cette seconde guerre punique dura jusqu'en 202, avec cette fois encore, d'énormes pertes du côté romain. Grâce à son génie militaire, Hannibal cimentait la cohésion d'une superbe armée où, aux côtés de nombreux Espagnols, servaient également des contingents gaulois et africains. Le Carthaginois remporta de grandes victoires au lac Trasimène (217) et à Cannes (216), la plus grande défaite que Rome eût jamais subie. Hannibal ne put cependant briser ni la détermination du Sénat et du peuple romain ni la solidité de l'alliance des villes italiennes qui demeurèrent dans

l'ensemble fidèles à Rome malgré les dévastations qu'elles subirent pendant des années, et qui fournirent aux Romains des réserves d'effectifs apparemment inépuisables, qu'Hannibal ne put jamais égaler. Tandis qu'en Italie Fabius Maximus appliquait une politique défensive, en privant désormais Hannibal de toute occasion d'exercer son génie dans une bataille rangée, le jeune général romain Scipion l'Africain réalisait en 206 la conquête de l'Espagne. Désormais, Rome était prête à attaquer l'Afrique.

Les Romains furent aidés dans ce projet par la situation qui régnait en Numidie. Les tribus locales étaient imprégnées de culture carthaginoise depuis plusieurs siècles. Des unités politiques plus importantes s'étaient développées avec le temps, et les nombreuses campagnes de ces peuples dans les guerres de Carthage avaient accru leur puissance et favorisé leur évolution. La plus grande tribu numide, celle des Massésyliens, dont le territoire s'étendait de Ampsaga (Oued-el-Kebir) à l'est jusqu'à la Mulacha (Moulouya) à l'ouest, avait pour chef Syphax qui s'était retiré de l'alliance carthaginoise en 213, pour la rejoindre en 208, après son mariage avec la fille d'un notable de Carthage. En revanche, Gaia, chef des Massyliens, cerné entre les Massésyliens, d'une part, et le territoire de Carthage, de l'autre, était resté loyal à cette dernière après la défection de Syphax, et le fils de Gaia, Massinissa, avait brillamment servi en Espagne. Quand Rome fut victorieuse, Massinissa décida de rejoindre le parti apparemment le plus fort et il fit la paix avec Scipion. A son retour en Afrique, il ne put prendre la tête de sa tribu, mais il leva une armée personnelle et, après deux ans d'aventures épiques, il fut prêt à combattre aux côtés de Scipion lorsque celui-ci débarqua. Massinissa joua un rôle majeur dans les premiers succès des Romains en 203, avant qu'Hannibal ne fût finalement rappelé d'Italie. La dernière bataille se déroula à Zama (Sab Biar) en 202, Hannibal fut vaincu. Massinissa, qui avait entre-temps chassé Syphax de son territoire, fournit aux Romains un corps de cavalerie de 4 000 hommes qui contribua de manière décisive à la victoire de Scipion. Aux termes du traité de paix, Carthage dut livrer sa flotte et son territoire en Afrique fut désormais limité à une ligne allant approximativement de Thabraca (Tabarca) à Thacnae. Elle dut également restituer à Massinissa tous les territoires jadis possédés par ses ancêtres, source de multiples contestations. Enfin, il fut interdit aux Carthaginois de faire la guerre en dehors de l'Afrique, et même sur son sol, sans l'autorisation de Rome.

Massinissa et le royaume de Numidie

Carthage survécut encore durant un demi-siècle, mais cette période de l'histoire du Maghreb fut marquée essentiellement par un développement économique et social rapide de la plupart des tribus de la côte méditerranéenne. Il y a là un paradoxe historique, car cette évolution, qui entraîna une expansion sans précédent de la culture carthaginoise, fut principalement due au pire ennemi de Carthage, Massinissa. Personnage légendaire, d'une vigueur physique prodigieuse et comblé de dons naturels, celui-ci avait été élevé à Carthage et il comprit fort bien, sans aucun doute, ce que

la civilisation de cette ville pourrait apporter à ses propres territoires. Son individualité était si forte qu'après 206, au lieu d'être considéré comme un simple déserteur par les Romains, il noua des liens d'amitié étroits avec plusieurs de leurs hommes politiques les plus influents. En récompense du rôle qu'il avait joué à Zama, il reçut la partie orientale — la plus fertile — du royaume de Syphax, et il gouverna désormais, à partir de Cirta (Constantine), un territoire qui s'étendait de l'ouest de cette ville jusqu'à la nouvelle frontière de Carthage. (La région moins développée comprise entre le royaume de Massinissa et la Malouya fut laissée au fils de Syphax). Selon plusieurs écrivains de l'Antiquité, ce fut grâce à Massinissa que la production agricole s'accrut notablement en Numidie. Strabon rapporte qu'il transforma les nomades en cultivateurs. Comme toute généralisation, celle-ci est exagérée, mais il est certain que les quantités de céréales disponibles augmentèrent de façon sensible, laissant un surplus pour l'exportation, même si l'élevage était encore l'activité dominante. Ces progrès furent d'une grande importance pour le développement encore plus considérable que le pays devait connaître ultérieurement sous la domination romaine. Le commerce des autres produits restait limité, et les seules monnaies frappées étaient des pièces de bronze et de cuivre. Cirta devint, semble-t-il, une véritable cité (même s'il paraît exagéré de lui attribuer 200 000 habitants sous le règne du fils de Massinissa, comme on l'a fait). Son archéologie est mal connue, mais l'aspect de la ville dut être presque totalement carthaginois. On y a trouvé des stèles puniques en plus grand nombre que dans aucun autre établissement africain, à part Carthage elle-même. Il est hors de doute que la langue carthaginoise devint alors de plus en plus usuelle en Numidie et en Mauritanie.

La destruction de Carthage

A cette époque, tout allié de Rome était en fait un vassal auquel il incombait avant tout d'obéir à la volonté des Romains et de s'abstenir de toute action dont ils pussent prendre ombrage, à tort ou à raison. La sagesse politique de Massinissa nous est démontrée par la manière dont il comprit la situation. Pendant cinquante ans, il s'efforça d'exercer une pression croissante sur les possessions de Carthage, et sans doute espérait-il que finalement la ville elle-même tomberait entre ses mains avec l'accord de Rome. Au début les Romains n'avaient pas intérêt à affaiblir encore Carthage qui était devenue vassale, et jusqu'en 170 les gains territoriaux du roi de Numidie restèrent faibles. A partir de 167, cependant, Rome s'engagea dans une politique de plus en plus agressive, en Afrique comme ailleurs; elle favorisa donc Massinissa, qui la poussait à se défier de Carthage, et qui d'autre part ne manquait jamais de lui fournir des hommes et des approvisionnements quand elle le lui demandait. Grâce à cette politique, Massinissa parvint à ajouter à ses possessions les emporia (marchés) situés sur le golfe de Gabès et une bonne partie de la vallée de la Bagradas (Mejerda). Les sénateurs romains

en arrivèrent peu à peu à penser, comme Caton l'Ancien, que « Carthage devait être détruite ». En fait, quoique Carthage se fût remarquablement bien relevée après la seconde guerre punique, toute crainte de la voir un jour menacer Rome à nouveau était irrationnelle. Il fut proposé aux Carthaginois soit d'abandonner leur ville pour se retirer dans l'intérieur, soit d'affronter la guerre et ses conséquences. Comme ils adoptèrent ce dernier parti, une armée romaine débarqua en Afrique en 149; malgré l'énorme supériorité des assaillants, Carthage résista jusqu'en 146. Certains Libyens continuèrent à lui prêter main forte, et Massinissa lui-même était peu satisfait de l'initiative prise par Rome, qui le privait de son plus cher espoir; mais il dut s'incliner. La plupart des villes phéniciennes et carthagoises les plus anciennes — Utique, Hadrumète, Thapsus, etc. — se rallièrent aux Romains, échappant ainsi à une destruction certaine. Carthage elle-même fut rasée et son site fut déclaré maudit au cours d'une cérémonie solennelle symbolisant la crainte et la haine que Rome avait accumulées depuis plus d'un siècle vis-à-vis de la puissance qui s'était opposée le plus farouchement à sa domination du monde méditerranéen.

Les États successeurs de Carthage

La Numidie

Cependant, il fallut attendre encore plus d'un siècle avant que Rome ne supplantât véritablement Carthage en tant que puissance politique et culturelle dominante au Maghreb. Pour diverses raisons (voir chapitre 20), les Romains ne prirent possession que d'une petite partie de la Tunisie du Nord-Est après la destruction de Carthage, et encore ne s'occupèrent-ils guère de ce territoire. Dans le reste de l'Afrique du Nord, ils admirèrent parmi leur « clientèle » une série de royaumes vassaux qui conservèrent de façon générale leur autonomie interne. Dans ces diverses principautés, l'influence culturelle de Carthage persista, et même s'accrut du fait que les anciennes colonies côtières continuaient de prospérer et à la suite de l'arrivée de nombreux réfugiés pendant les dernières années de la lutte entre Carthage et Rome. La forme tardive de la langue phénicienne appelée « néo-punique » se répandit plus largement que jamais. On rapporte même que les Romains remirent aux rois de Numidie les livres récupérés lors de la destruction des bibliothèques de Carthage: peut-être certains de ces ouvrages, comme le traité d'agriculture de Magon, présentaient-ils une valeur pratique. Aucun des monarques ultérieurs ne fut aussi puissant que Massinissa, mais il fait peu de doute que, pour l'essentiel, le développement des royaumes de Numidie et de Mauritanie se poursuivit. Il convient de souligner que dans une certaine mesure le nom de ces deux royaumes demeura une simple expression géographique, puisque beaucoup de tribus qui y habitaient gardèrent longtemps leur identité propre sous la domination romaine et même au-delà, tandis que l'unité politique y restait précaire. Cet état de choses fut aggravé par la polygamie

que pratiquaient les familles royales (Massinissa, dit-on, laissa dix fils qui lui survécurent) et plus tard par l'intervention des Romains. Massinissa mourut en 148 à l'âge de 90 ans environ; il eut pour successeur Micipsa (148-118), sous le règne duquel le commerce de la Numidie avec Rome et l'Italie devint plus actif; il nous est rapporté que de nombreux négociants italiens vivaient à Cirta. Après la mort de Micipsa, le royaume fut administré conjointement par deux des frères de celui-ci et par Jugurtha, petit-fils de Massinissa, qui était protégé par l'homme d'Etat romain Scipion Emilien, tout comme son aïeul l'avait été par Scipion l'Africain. Jugurtha était doué d'une grande énergie et il voulut prendre le pouvoir pour lui seul. Rome tenta d'abord de partager officiellement le territoire; cependant, quand Jugurtha eut enlevé la ville de Cirta à l'un de ses rivaux et tué tous les résidents italiens, elle lui déclara la guerre. Jugurtha organisa une résistance acharnée, tenant ses adversaires en échec jusqu'à ce qu'il fût trahi et livré aux Romains par Bocchus, roi de Mauritanie. Rome fit alors monter sur le trône un autre membre de la famille de Massinissa, nommé Gauda, dont le fils et successeur Hiempsal régna après avoir été un moment exilé par un rival (de 88 à 83) jusqu'en 60. On sait qu'il fut l'auteur d'un livre sur l'Afrique rédigé en langue punique, et il semble qu'il ait poursuivi l'œuvre civilisatrice amorcée par sa dynastie. Au cours des dernières années d'indépendance de la Numidie, celle-ci se trouva mêlée aux guerres civiles qui provoquèrent la chute de la République romaine. Le fils d'Hiempsal, Juba (60-46) qui dans sa jeunesse avait été publiquement insulté par Jules César, prit en 49 le parti de Pompée, auquel il rendit de grands services en Afrique, à tel point qu'il devait, dit-on, être placé à la tête de la province romaine d'Afrique si les partisans de Pompée l'avaient emporté. Il se suicida après la victoire de César à Thapsus, et Rome entreprit alors d'administrer directement la Numidie.

La Mauritanie

On admet en général que le royaume de Mauritanie s'est développé plus lentement que la Numidie; mais peut-être cette opinion est-elle due à un manque d'informations. Il est clair que le massif montagneux de l'Atlas resta fermé aussi bien à l'influence phénicienne que plus tard à la culture romaine, mais la vie sédentaire se répandit quelque peu dans les régions fertiles comme la vallée de la Moulouya et le long de la côte atlantique. C'est dans les zones montagneuses que diverses tribus conservèrent leur identité propre durant la domination romaine, et même au-delà. Le nom des Maures est cité dès l'expédition de Sicile en 406, puis lors de la révolte d'Hannon (après 350) et de l'invasion romaine de l'Afrique (256). Un roi maure aida Massinissa à une époque critique de sa vie, mais des troupes maures combattirent aussi sous les ordres d'Hannibal à Zama. Plus tard, Bocchus I^{er}, après avoir aidé Jugurtha à lutter contre Rome, le trahit ensuite et reçut en récompense un territoire assez vaste situé à l'est de la Moulouya. A la génération suivante, la région semble avoir été partagée: Bocchus II, qui gouvernait les territoires de l'est, combattit contre Juba avec le concours d'un aventurier italien P. Sittius, au profit de César, lequel avait aussi l'ap-

pui de Bogud II, qui régnait à l'ouest de la Moulouya. L'un et l'autre de ces monarques furent récompensés par César, et Bocchus élargit encore à cette occasion ses possessions aux dépens de la Numidie. Quelques années après, Bogud II, ayant pris parti pour Antoine dans la guerre civile romaine, fut chassé de son territoire par Bocchus II, qui soutenait Octave. Bocchus mourut en 33 et Bogud fut tué en 31: toute la Mauritanie se trouva alors sans maître, mais l'empereur Auguste décida que le moment n'était pas venu pour Rome de gouverner directement le pays — peut-être craignait-il que les «tribus» montagnardes n'y créent de graves difficultés militaires. En 25, il plaça donc sur le trône Juba, fils du dernier roi de Numidie, qui avait vécu dès l'âge de quatre ans en Italie, et pour lequel le royaume de Numidie avait été temporairement reconstitué en 30 et 25. Juba gouverna pendant plus de quarante ans en loyal «client» de Rome, et il accomplit dans une certaine mesure en Mauritanie ce que Massinissa avait fait pour la Numidie. C'était un homme aux goûts essentiellement pacifiques; fortement imprégné de culture hellénique, il avait écrit de nombreux livres (aujourd'hui disparus) en grec. Sa capitale Iol, rebaptisée Caesarea (Cherchell), et sans doute aussi sa seconde capitale Volubilis, devinrent sous son règne de véritables villes. Son fils Ptolémée régna après lui jusqu'en 40 de notre ère, date à laquelle l'empereur Gaius, qui l'avait convoqué à Rome, le fit mettre à mort, pour un motif qui nous est inconnu. Cette mesure qui préluait à la transformation de la Mauritanie en province romaine, déclencha une révolte d'une durée de plusieurs années. En l'an 44 de notre ère, la Mauritanie fut scindée en deux provinces, et l'ensemble du Maghreb se trouva dorénavant sous la domination directe de Rome.

L'héritage phénicien dans le Maghreb

De façon générale, la période pendant laquelle les royaumes de Numidie et de Mauritanie restèrent indépendants fut marquée par l'élaboration et la consolidation d'une culture d'origine à la fois libyenne et phénicienne, où le second élément jouait un rôle prédominant quoiqu'il représentât seulement bien entendu une minorité de la population. Les progrès de l'agriculture en Numidie, que nous avons signalés plus haut, se produisirent dans des régions relativement éloignées où les conditions géographiques étaient favorables. Sauf à Cirta et plus tard à Iol Caesarea, la croissance des villes resta faible mais elle suffit dans certaines régions à jeter les bases de l'urbanisation importante qui se produisit à l'époque romaine. La puissance de cette culture mixte est illustrée par le fait que des inscriptions du II^e siècle de notre ère sont encore rédigées en néo-punique et qu'au cours de la même période, le terme de «suffète» était, à notre connaissance, en usage dans au moins trente villes qui pouvaient être situées aussi loin l'une de l'autre que Volubilis, dans l'Ouest marocain, et Leptis Magna en Libye. La survivance de la religion phénicienne/libyenne sous la domination romaine est également un fait doté de multiples significations. L'existence dans le

Maghreb de l'époque d'une unité culturelle superficielle nous est confirmée par la mystérieuse écriture libyenne : apparue, semble-t-il, durant le II^e siècle avant notre ère (on la trouve sur deux inscriptions à Dougga), elle fut ensuite employée au temps des Romains sur des stèles (sans doute en imitation des coutumes puniques), dont un certain nombre ont été retrouvées au Maroc, à la frontière algéro-tunisienne et en Libye. Après la conquête romaine, le libyen et le néo-punique furent remplacés, en tant que langues écrites, par le latin ; une forme orale du punique restait encore très courante à la fin de la période romaine, mais il est impossible de déterminer dans quelle mesure et où l'on continuait à parler le libyen. La similitude observée entre l'écriture libyenne et l'alphabet touareg des temps modernes demeure inexpiquée.

Sur le plan de l'histoire générale, la fondation de colonies phéniciennes au Maghreb constitue le seul exemple d'extension en Méditerranée occidentale des cultures plus anciennes originaires du Proche et du Moyen-Orient auxquelles Carthage devait survivre. Ce phénomène, concurremment avec la poussée grecque vers l'Ouest, se rattache au mouvement plus général qui amena tout l'Ouest méditerranéen et aussi dans une certaine mesure l'Europe du Nord-Ouest, habitée jusque là par des « peuplades tribales » très diverses, dans la sphère d'influence des civilisations de la mer Egée et de l'Orient. En ce qui concerne l'histoire de l'Afrique proprement dite, la période phénicienne marque l'entrée du Maghreb dans l'histoire générale du monde méditerranéen, et le resserrement de ses liens avec les rivages situés au nord aussi bien qu'à l'est. Les facteurs géographiques qui, jusqu'aux temps modernes tout au moins, associaient déjà le Maghreb au monde méditerranéen se trouvèrent ainsi renforcés. En raison de la rareté des sources historiques disponibles, il faudra attendre de nouvelles découvertes archéologiques pour connaître de façon plus précise l'évolution de la culture libyenne autochtone et la manière dont elle réagit à la pénétration de la civilisation phénicienne.

Note du Comité scientifique international

Il est envisagé de rendre compte, dans une édition ultérieure, de manière plus détaillée, de l'héritage et du rôle de la Libye pendant la période couverte dans ce volume.

Il est prévu de tenir un colloque qui portera sur la contribution de la Libye dans l'Antiquité classique avec une référence particulière au rôle de la Cyrénaïque pendant la période hellénistique, de la Libye durant la période phénicienne et la civilisation des Garamantes.